Discors

M. de Loynes

To cite this article: M. de Loynes (1902) Discors, Bulletin de la Société Botanique de France, 49:6, X-XV, DOI: [10.1080/00378941.1902.10830961](https://doi.org/10.1080/00378941.1902.10830961)

To link to this article: <http://dx.doi.org/10.1080/00378941.1902.10830961>

Published online: 08 Jul 2014.

Submit your article to this journal [↗](#)

Article views: 4

View related articles [↗](#)

intérêts de même ordre, admirablement placées, véritables portes d'entrée et de sortie de la France, appelées à voir développer encore, et dans une proportion considérable, leur mouvement commercial, lorsque nous aurons (et nous les aurons) la Loire navigable et la Garonne navigable.

Nous sommes ici dans la plus belle et la plus grande de ces deux villes. C'est dans l'autre, belle et grande aussi, que je suis né, et, si vous voulez me permettre un langage qui ici est compris de tout le monde, je dirai que si, dans ma jeunesse, j'ai dû mettre le cap sur Paris, y mouiller et y faire une longue escale, c'est Nantes qui est mon port d'attache.

Bien que j'aie dérivé du côté de la science, je n'en suis pas moins, à l'heure qu'il est, petit-fils, fils, frère et père d'armateurs.

Mais il est temps de faire trêve à cette trop longue digression. J'ai hâte de vous rendre au sujet spécial de vos études, et je déclare ouverte la session extraordinaire de la Société botanique de France.

La lecture de ce discours, si aimable pour les Bordelais et pour la Société Linnéenne, est accueillie par les applaudissements de l'assistance.

M. Hua exprime ensuite les regrets de M. Malinvaud, secrétaire général de la Société, également empêché de venir par un deuil récent. Puis il communique à l'assemblée la liste des membres du Bureau du Congrès, élus le matin. Il invite M. de Loynes à occuper le fauteuil de la présidence, et les autres membres du Bureau à prendre place à ses côtés.

M. de Loynes, président, prononce le discours d'ouverture :

DISCOURS DE M. de LOYNES.

MESSIEURS ET HONORÉS COLLÈGUES,

Il y a quarante-trois ans, au mois d'août 1859, la Société botanique de France, fondée en 1854, tenait dans notre ville, sous la présidence de M. Léon Dufour, sa cinquième session annuelle. Cette solennité exceptionnelle avait attiré en grand nombre les amis de Flore, ceux qui se vouent d'une manière presque exclusive à son culte aussi bien que ceux dont l'ingénieuse activité sait, au milieu de nombreuses et absorbantes occupations, se procurer des loisirs pour les consacrer à des re-

cherches scientifiques et trouver soit dans un travail nouveau, soit dans des excursions dont le charme fait oublier la fatigue, le fécond repos qui leur est indispensable.

Des Bordelais qui avaient considéré comme un agréable devoir de venir s'associer à vos travaux, s'éclairer à la lumière de vos observations et vous offrir le fruit de leurs recherches, il n'en survit que trois : la mort a fait son œuvre. L'un, M. Micé, après s'être consacré à l'instruction publique et avoir occupé dans l'enseignement et plus tard dans l'administration de l'Université des postes élevés, emploie à l'étude les loisirs que lui fait une retraite où la sympathie générale l'entoure de la plus légitime considération. Le second, M. Elly Durieu de Maisonneuve, porte dignement un nom cher à la science ; mais les circonstances l'ont déterminé à se retirer loin de nous, dans une des localités intéressantes de notre pittoresque Périgord, où notre amitié l'accompagne. Le dernier enfin, avec une ardeur qui ne connaît pas la fatigue, a poursuivi avec une indéfectible constance des recherches couronnées souvent des plus enviables succès : il a fait de curieuses découvertes parmi lesquelles je me borne à citer l'*Isoetes Brochoni* et le *Muscari Motelayi*. Les ouvrages qui enregistrent nos richesses citent son nom presque à chaque page. A celui-ci semblait naturellement destinée la présidence de cette session extraordinaire. Il était appelé à cet honneur à la fois et par les explorations qu'il a faites et par les ouvrages qu'il a publiés, spécialement par la magnifique monographie des *Isoètes* qui lui a justement mérité un prix de l'Académie des sciences. Notre Société Linnéenne, dont il est l'un des membres les plus dévoués et où nous nous plaçons à l'entourer de la plus sympathique vénération, l'avait désigné d'avance à vos suffrages en le choisissant pour Président précisément en vue de cette réunion.

Vous avez cru devoir tenir compte des désirs de notre collègue, dont notre amicale insistance n'a pu vaincre les scrupules. Mais tout en le déchargeant du fardeau de la Présidence, qui aurait été bien léger pour lui, vous avez voulu donner satisfaction à nos vœux ; vous l'avez élu Président d'honneur et, vous conformant à la tradition d'après laquelle le Président de la session extraordinaire doit être choisi parmi les botanistes de la région, vous m'avez appelé à l'insigne honneur de présider à vos travaux. Je cherche en vain les titres que je peux avoir à la haute confiance dont vous m'avez honoré. Toutefois, en scrutant mon passé, j'y vois que pendant quatre années la Société Linnéenne de Bordeaux m'a chargé de la délicate mission de la diriger. C'est évidemment à cette circonstance que je dois vos suffrages. C'est donc à la Société Linnéenne que je reporte tout l'honneur de cette élection. En son nom je vous en remercie.

Votre pensée éclate d'ailleurs avec évidence dans le discours que votre Président, dont nous regrettons l'absence et auquel j'adresse au nom de tous l'expression de notre douloureuse sympathie, vient de consacrer à l'histoire de notre Société. Avec la haute autorité qui s'attache à son nom et à la fonction dont vous l'avez investi, il a raconté cette existence de quatre-vingt-quatre ans, pendant lesquels les publications de la Société ont enregistré des travaux relatifs à toutes les branches de l'histoire naturelle; il vous a montré comment les découvertes journalières de la science donnent à ces associations le privilège d'une perpétuelle jeunesse.

Vous avez voulu, Messieurs, manifester par votre choix le prix que vous attachez aux travaux de ceux qui se proposent par leurs observations, soit de pénétrer les secrets de la nature, soit de faire connaître les richesses végétales de la région qu'ils explorent. Dans sa poursuite à la recherche de la vérité, dans sa lutte incessante contre l'erreur, la science procède à l'instar des armées en campagne. Ses soldats se dispersent pour répéter en des lieux divers, en des temps différents, sous des climats dissemblables et pour mieux les contrôler de la sorte, leurs observations isolées. Puis ils se réunissent, comme nous le faisons aujourd'hui, pour échanger et mettre en commun le fruit de leur travail, pour faire jaillir l'étincelle qui sera l'éclair éblouissant destiné à dissiper les ténèbres, et la science aura remporté une nouvelle victoire sur l'ignorance.

N'est-ce pas par ces observations consciencieuses, renouvelées en quelque sorte chaque jour, que nous pouvons parvenir à déterminer l'influence qu'exercent sur la végétation le sol et sa composition chimique, le climat et les circonstances extérieures?

N'est-ce pas à ces observations qu'il faut demander l'explication de ce fait, singulier au premier abord, que le *Cicuta virosa* qui, d'après Linné, est des plus vénéneux en Suède, n'est nullement nuisible aux bestiaux qui, au témoignage des bergers, le recherchent au contraire avec avidité aux bords de l'étang de Léon, sur notre littoral?

N'est-ce pas par des considérations analogues qu'on s'explique comment des Champignons vénéneux dans l'Est de la France peuvent être consommés sans danger dans nos pays de l'Ouest et réciproquement?

N'est-ce pas à l'observation minutieuse, répétée et contrôlée, qu'il appartient de constater les modifications subies par les organes d'une plante et de déterminer les formes qui, par une série de transitions insensibles et incontestables, se reliait à un type unique et plus élevé dont elles ne sont que des dépendances?

N'est-ce pas par des observations de cette nature que Clavaud, dans cette Flore de la Gironde qui est un magnifique monument élevé à la

science et que sa mort a malheureusement laissé inachevé, a pu sinon distinguer ce qui est espèce et ce qui ne l'est pas, du moins bien définir les types de valeurs différentes, exprimer autant qu'il lui a été possible leurs dépendances et leurs relations et faciliter ainsi la marche des jeunes botanistes à travers la classification de ces diverses formes spécifiques ?

N'est-ce pas par des explorations et des observations répétées que nous parviendrons à faire l'inventaire exact des diverses contrées et à réunir les matériaux nécessaires pour établir sur les bases d'une certitude absolue et indiscutable la géographie botanique des diverses régions du globe ?

Vous me permettrez de vous soumettre à ce point de vue quelques constatations que je crois intéressantes.

N'est-ce pas, par exemple, par des observations climatologiques et peut-être historiques que peut s'expliquer la présence, dans nos étangs d'Hourtin, de La Canau et de Cazaux, du *Lobelia Dortmanna* qu'on a depuis découvert dans le lac de Grandlieu ?

N'est-il pas curieux de constater, grâce aux explorations de notre collègue linéen M. l'abbé Labrie, que l'*Anemone ranunculoides* que nous croyions descendu des Pyrénées et exclusivement cantonné aux environs de Budos, dans le Bazadais, existe également dans l'entre-deux mers aux environs de Frontenac !

Que l'*Allium siculum*, qui semblait spécial à l'Esterel croît aussi dans cette même localité de Frontenac où il a été découvert par le même explorateur, qu'un des vôtres l'a récolté dans l'Angoumois, aux environs de Luxé, et qu'il a été récemment recueilli dans la Vienne.

N'est-ce pas à ses recherches que nous devons la découverte d'un *Sempervivum* dans lequel nous avons cru reconnaître le *S. Funckii* du Tyrol, et que notre collègue M. Foucaud, plus expert que nous, est disposé à rapporter au *S. calcareum* Jord ?

N'est-il pas intéressant de récolter sur nos côtes l'*Euphorbia polygonifolia* originaire d'Amérique; de savoir que l'*Isoetes Hystrix* var. *subinermis* qui se développe en Algérie, en Italie, dans la Gironde et dans une partie de l'Ouest, se rencontre également dans le centre de la France, aux environs de Coutras et dans la commune de Lathus (Vienne), sur les coteaux des bords de la Gartempe ?

Au point de vue des Muscinées, que d'intéressantes découvertes nous réserverait une exploration minutieuse de notre département, qui ont échappé à l'œil pourtant si pénétrant de Durieu !

N'est-il pas curieux de constater que le *Tetraphis pellucida* descend dans notre département, comme du reste dans celui des Deux-Sèvres, bien au-dessous de la zone inférieure de la région sylvatique ?

Que le *Splachnum ampullaceum*, qui n'avait jamais été observé avec certitude au sud de la Loire, se trouve dans les endroits marécageux et spongieux d'une petite vallée des landes de la commune d'Uzeste, dans le voisinage du *Trichocolea tomentella* et du *Sphagnæcetis communis*?

Qu'on rencontre dans notre département le *Riccia tumida* qui n'avait été récolté qu'en Italie et dans le département du Gard, l'*Hypnum Sommerfeltii* qui rappelle l'inoubliable souvenir de notre regretté collègue et ami Henry Brochon, le *Dichelyma capillaceum* qu'un caprice de la nature a transporté du Nord de l'Europe, de l'Écosse, de la Suède et de la Norvège, dans notre département et que Crozals avait l'extrême surprise de recueillir au pied des Aulnes dans le marais de La Mothe?

A cette liste que je pourrais allonger, vous me permettrez d'ajouter le *Bruchia vogesiaca* qu'on découvrait il y a quelques années dans un marais du département des Landes, bien loin des localités qui lui ont valu son nom spécifique et auxquelles il semblait spécial.

Si j'aborde maintenant l'application pratique des découvertes de la science, je suis frappé du rôle essentiel que joue l'observation. N'est-ce pas elle, et elle seule, qui nous permet de déterminer les conditions du sol, de climat et de culture dans lesquelles les plantes peuvent se développer? Cette connaissance et les expériences qui en sont la conséquence naturelle nous procurent les moyens de choisir les espèces susceptibles de s'acclimater, de fournir, par leur introduction, un nouvel aliment à l'activité de nos intelligents agriculteurs et de développer ainsi la fortune publique.

C'est à ce procédé notamment que nous avons été obligés de recourir pour défendre la viticulture contre les dangers de mort auxquels l'exposait l'invasion du Phylloxera, de sauver cet arbuste dont, comme le disait en 1859 votre Président, M. Manière, « les fruits succulents sont « à la fois la richesse et l'honneur de la Gironde et répandent dans « le monde entier son nom et sa renommée ». Lorsque ce fléau vint frapper le pays, lorsqu'il fut démontré que, si dans certaines régions au sol privilégié comme Sauternes et notre incomparable Médoc, la vigne française pouvait résister victorieusement à son redoutable ennemi et conserver avec sa vigueur productrice la valeur de ses produits, il existait d'autres terrains dans lesquels la lutte serait vaine, dans lesquels les remèdes demeureraient impuissants, il fallut recourir à des espèces importées et vivifiées par le greffage pour réparer le désastre et sauver la fortune du pays. Dans les régions auxquelles les cépages étrangers ne pouvaient s'adapter, il fallut, par des hybridations multipliées et perfectionnées par les plus délicates sélections, créer des espèces ou

des variétés nouvelles qui, appropriées au sol et au climat, pussent fournir au viticulteur le moyen, par un travail incessant, de conserver cette source importante de la richesse nationale. C'est un honneur pour la Société Linnéenne de compter parmi ses membres l'un de ceux qui se sont le plus hautement distingués dans cette recherche difficile. J'ai nommé notre éminent collègue M. Millardet, dont le nom associé à celui du savant doyen de notre faculté des sciences, M. Gayon, rappelle aussi une autre victoire non moins précieuse sur un autre ennemi de la vigne, le Mildew.

Enfin, au moment où la France, comme toutes les autres grandes nations européennes, a conçu la noble ambition de répandre au loin sa civilisation et ses produits, où elle consacre ses efforts à féconder ses nouvelles et récentes conquêtes coloniales, où elle comprend que la mise en valeur de ces pays est un devoir du conquérant et la condition primordiale et essentielle du développement des relations commerciales, Bordeaux, sur l'initiative du Recteur de son académie, par l'organe de son Université et de ses nombreuses Sociétés scientifiques unies et groupées sous l'intelligente et habile direction de sa municipalité, a créé un Institut colonial et institué un enseignement de culture coloniale. C'est à l'un de nos jeunes collègues, dont la valeur scientifique s'est hautement affirmée par des travaux justement appréciés, qu'est confiée la mission de faire connaître la végétation de ces pays lointains et d'initier les futurs colons aux secrets de la culture, qui fera de cette richesse nouvelle un des affluents de la fortune nationale.

Voilà, Messieurs, la part que les membres de la Société Linnéenne prennent, par leur travail personnel, au mouvement scientifique, agricole et économique contemporain. Voilà la contribution que la Société Linnéenne est heureuse et fière de vous offrir au moment où, pour la seconde fois, vous venez tenir dans notre ville vos assises solennelles.

Ce beau discours est accueilli par de vifs applaudissements.

M. le Président donne lecture de lettres d'excuses de M. le Préfet de la Gironde et du Maire de Bordeaux, qui regrettent l'un et l'autre de ne pouvoir assister à la séance d'ouverture du Congrès.

M. l'abbé Hy fait à l'assemblée la communication suivante :